

DANSE

« Herse », de Boris Charmatz

Etonnant

Boris Charmatz n'a qu'une vingtaine d'années et jouit déjà d'une solide réputation. Il est l'auteur de quatre chorégraphies seulement, et pourtant le Festival de Montpellier l'a consacré l'année dernière en programmant l'intégrale de son œuvre. *Herse*, sa dernière pièce, créée au Quartz de Brest, en septembre 1997, avait fait sensation. L'Ircam l'a programmée pour trois soirs dans le cadre de sa saison musicale. Elle mérite le plus grand intérêt.

Le public est assis sur trois côtés de la vaste salle souterraine. A même le sol, une dizaine de transistors, et d'autres accrochés aux murs, diffusent une musique spatiale. Au centre, un petit plateau rectangulaire. Les lumières ont à peine baissé que deux garçons et deux filles entrent lentement, sans se regarder, nus comme des vers. Ils ignorent le public, vont et viennent gravement dans le plus grand silence, exécutent divers mouvements libres, comme s'ils s'échauffaient ou improvisaient. Des gestes naturels et simples dans une demi-pénombre. Le public retient son souffle.

Concentrés, les danseurs s'effleurent sans se toucher, sans trahir la moindre expression. Une musique, un léger bruissement plutôt, scintille tout alentour. La danse s'anime peu à peu. Le solide Boris Charmatz soulève sa partenaire et s'écroule. Les corps s'enroulent, se nouent, se tordent comme un

Rodin. Toujours avec lenteur et avec pudeur, les danseurs roulent comme des vagues, s'abandonnent, évoquent le Déluge universel, Adam et Eve, les sculptures les plus tourmentées, sans vulgarité ni érotisme.

Un garçon sort, un autre le remplace. Les quatre danseurs allongés se regroupent, s'entassent, grouillent les uns sur les autres, puis forment avec un cinquième d'étonnantes compositions entremêlées, comme un ivoire japonais ou une compression de César. C'est à la fois dantesque et beau comme du Michel-Ange, charnel et pur.

Le groupe se fond dans l'ombre, chacun disparaît, et la lumière revient sur un violoncelliste, seul sur sa chaise. Il tire de son instrument les sonorités les plus insolites, conçues, comme toutes les musiques de la soirée, par Helmut Lachenmann. Jérôme Pernoo gratte, pince, frotte, brosse les cordes et l'archet, tape doucement sur le chevalet et sur la caisse de l'instrument qui gémit, frémit, crisse, souffle, murmure. Un éblouissant solo en sourdine qui prend une dimension encore plus extraordinaire après les lentes ondulations des danseurs dépouillés de tout artifice. Une soirée étonnante. Rare.

René SIRVIN

Ircam, Espace de projection (Centre Georges-Pompidou), 20 heures, dernière ce soir.